

LE MEILLEUR DU MONDE

VIRGINIA BART



LE MEILLEUR DU MONDE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de cet ouvrage
d'une résidence d'écriture à Laval, en Mayenne,
organisée par l'association Lecture en Tête.

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02799-8

« Le bonheur effectif paraît toujours assez sordide en comparaison des larges compensations qu'on trouve à la misère. Et il va de soi que la stabilité, en tant que spectacle, n'arrive pas à la cheville de l'instabilité. Et le fait d'être satisfait n'a rien du charme magique d'une bonne lutte contre le malheur, rien du pittoresque d'un combat contre la tentation ou d'une défaite fatale sous les coups de la passion ou du doute. Le bonheur n'est jamais grandiose. »

Aldous Huxley,
Le Meilleur des mondes

Pour Jocelyne

I

Il y a encore des paradis. Et l'été, Sète était le mien. Chaque année au mois d'août, je quittais Paris, fatiguée, usée, désespérée, intoxiquée. Dès que le train approchait de sa destination et que je distinguais les contours de la ville, mon cœur se gonflait de gratitude et d'espoir face à l'immensité bleue du ciel sur laquelle se découpait la petite masse verte du mont Saint-Clair. Et quand, enfin, je posais le pied sur le quai de la gare, je me laissais avec délice étouffer par le vent chaud.

Je gagnais ensuite la maison familiale. Vue de l'extérieur, c'est une anodine villa comme il y en a tant au bord de l'étang de Thau. Blanche, carrée, austère, seulement agrémentée d'une petite terrasse en étage. On y accède par une grande allée que rien

ne distingue de celles de lotissements ordinaires avec leurs constructions rectilignes, leurs lampadaires, leurs ronds-points fleuris. Mais dès que l'on pénètre dans la maison, ou plutôt qu'on la traverse de part en part, son jardin arrière s'ouvre sur l'eau et son rivage gansé de plantes grasses, de pins, d'oliviers et de lauriers-roses.

C'était la troisième année que j'y venais avec Nicolas, mon mari. Depuis que mes parents en avaient fait une résidence secondaire, nous ne nous y rendions pas seulement l'été mais aussi, plus brièvement, au printemps, à l'automne et en hiver, en fonction de mon humeur. Mais seul l'été avait cette saveur particulière, ce goût vrai des vacances et de la rupture totale avec le cycle habituel de l'année. C'était alors un interlude qui précédait la promesse, chaque fois renouvelée et jamais tenue, des grands recommencements. « Après ça, je serai bien », « après ça, ma vie changera », « après ça, mon existence sera parfaite ». Oui, après les vacances à Sète, « demain serait merveilleux ».

Comme d'habitude, les premiers jours ont été ceux de la redécouverte vorace et excitée des lieux : les reflets éblouissants de l'étang le matin, l'explosion bleue des plumbagos dans le jardin, le parfum des roses, le mouvement furtif des geckos cherchant l'ombre dans le soleil de l'après-midi et, le soir, la lune et les étoiles sur le ciel intensément noir. C'était aussi le moment des retrouvailles joyeuses avec mes parents qui y passaient une partie de leurs vacances. Mais dès qu'ils eurent quitté les lieux, nous laissant la maison pour nous tout seuls, au lieu du quotidien rassérénant qui s'installait d'ordinaire pour le reste du séjour, une torpeur et un ennui accablants se sont emparés de moi.

Pour la première fois, j'ai compris que ma vie ne changerait pas « après ça », « que je ne me sentirais pas mieux » et que « demain ne serait pas merveilleux ». Dès notre retour à Paris, tout recommencerait comme avant, reprendrait son cours, inéluctablement. Pourquoi parviendrais-je cette fois à changer tout ce que je me promettais de changer depuis dix ans sans jamais y parvenir ? Il

n'y avait vraiment aucune raison pour que ça marche.

Tout, cet été-là, m'a paru égal, interchangeable, sans relief. Réveils, petits déjeuners, lectures, déjeuners dans le jardin ou au restaurant, siestes dans la chaise longue ou à la plage, apéritifs, dîners, discussions nocturnes sous le pin. Un emploi du temps estival qui s'alourdissait encore de gestes ménagers obligatoires que l'illusion des lendemains meilleurs ne suffisait plus à rendre acceptables. Au bout d'une semaine, je m'ennuyais tellement que seules les aventures de nos amis restés à Paris me divertissaient. Je me repaissais de leurs textos et de leurs photos nocturnes les montrant un cocktail à la main dans nos bars de prédilection. Ces soirées, qu'il y a encore dix jours j'avais hâte de fuir, me faisaient à nouveau presque envie. Pour donner le change, je répliquais avec des clichés de « la vraie vie dans le Sud ». Images de poulpes, de crustacés et autres denrées locales que cette année-là je cuisinais pourtant sans enthousiasme, instantanés de sable, de vagues et d'azurs parfaits. Car

le mois d'août à Sète n'avait jamais été aussi parfait. Si juillet est souvent maussade, refroidi par le mistral qui fouette la peau, glace la mer et donne au bleu du ciel une teinte métallique, implacable et presque cruelle, août est plus clément sous l'influence de ce que l'on nomme ici « le temps à la mer » et de son vent du sud qui habille le ciel d'une brume légère et frise la mer en gros rouleaux écumants et tièdes. Un climat sous lequel les journées sont impeccablement chaudes tandis que les soirées se chargent d'une humidité fraîche salubre. Malgré cette perfection météorologique, mon humeur restait désespérément grise.

Nicolas était impassible. Notre routine semblait lui faire plaisir. Il n'attendait rien, ne demandait rien, ne manifestait aucun souhait particulier. Le week-end approchait. Je m'angoissais de plus en plus à l'idée de le passer dans cette infinie répétition. Je me suis alors mis en tête de faire venir un couple d'amis de Paris en les appâtant avec les fêtes de la Saint-Louis qui commençaient le lendemain. Au fil

de nos conversations téléphoniques destinées à les convaincre, la vie reprenait peu à peu des couleurs. Malgré mes exhortations enjôleuses, ils ont fini par décliner. La journée s'est déroulée, lumineuse, définitive, vide de sensations remarquables et de mots importants. En fin d'après-midi pourtant, Marie, une amie de jeunesse, a téléphoné. Elle aussi était à Sète et nous proposait de sortir pour le lancement des festivités, m'offrant, *in extremis*, une perspective de divertissement.

II

Le lendemain soir, nous arpentions les trottoirs du centre. Depuis quelques années, la Saint-Louis, fête patronale célébrant une compétition de joutes nautiques, s'était muée en évènement mercantile. Pendant cinq nuits, elle transformait la ville en boîte de nuit à ciel ouvert, grouillante de monde, vibrante de dance music sale et exhalant le vomi, la bière et l'urine. La foule compacte et moite avançait par bancs sur les quais, se désagrégeant par instants pour mieux s'agglutiner autour de bars temporaires montés à même le goudron, qui déversaient des hectolitres d'alcool dans des gobelets en plastique mous. Marie évoluait dans cet univers avec une aisance fantastique. Même si elle n'habitait plus Sète depuis longtemps, elle y avait gardé de

nombreux liens. Elle connaissait ainsi quantité de patrons de bars et autres figures locales du monde de la nuit qu'elle saluait de sa manière ample et élégante, gratifiait de son sourire de rêve avant d'engager la conversation. Nicolas et moi, un pas derrière, attendions intimidés qu'elle ait terminé, nous plongeant un peu plus dans l'absorption consciencieuse de nos mojitos.

Nous avons achevé notre périple dans un ancien hôtel du centre-ville reconverti en club privé. S'y trouvait l'élite locale de tous âges, étrangement presque toute vêtue de blanc. Nous avons commandé du champagne qu'on nous a servi tiède. Marie a vite disparu, happée par le flot de ses connaissances. Au bout de quelques minutes, j'ai repéré sa fine silhouette qui dansait, comme une bonne dizaine d'autres personnes, sur un podium en milieu de piste. Je la regardais faire des moulinets gracieux avec ses bras tandis que ses jambes exécutaient un enchaînement de pas maîtrisés qui la menaient tantôt à droite, tantôt à gauche. Pourquoi n'étais-je pas comme elle ? Éclatante, enthousiaste, toujours

partante. Au lieu de ça, je me sentais déplacée en ce lieu où j'étais venue oublier le vide qui m'habitait. A priori, ce n'était pas non plus le genre d'endroit qu'aimait Nicolas. Il affichait pourtant le visage placide de ceux qui savent s'adapter à tout.

Fidèle à mes habitudes, je profitais de l'agitation générale pour me retrancher en moi-même. Dans les boîtes, les bars, les cocktails, les dîners, il est si facile de se cacher, d'être invisible. Ces dernières années, pendant que tout le monde faisait la fête, je faisais semblant. Semblant de pétiller, semblant d'aimer la nuit et ses excès, semblant de goûter aux manières de groupe. Je répondais sur un mode automatique aux questions qu'on me posait, alimentais les conversations de généralités. Pendant ce temps, mes pensées voguaient ailleurs. Vers là où j'aimerais vraiment être, vers un temps où ce serait mieux, vers des hommes qui me plaisaient, vers des amitiés esquissées, vers des projets professionnels excitants et prometteurs.

Au bout d'une heure, Nicolas, malgré la souplesse de son caractère, a quand même

fini par se lasser et nous avons décidé de rentrer en promettant à Marie qu'on remettrait ça le lendemain. J'avais tant attendu que quelque chose se passe dans ma vie. C'était, justement, pour demain.

III

Comme convenu nous nous sommes retrouvés vingt-quatre heures plus tard pour une soirée qui promettait d'être plus conforme à mes goûts. Un groupe punk de notre jeunesse était programmé dans un pub du port, un peu excentré par rapport au cœur des festivités. Après nous être frayé un chemin à contre-courant des fêtards affublés de chapeaux de paille et de lunettes fluo, nous avons rejoint l'endroit. Nous nous sommes assis et avons commandé des vodkas. L'air frais de la mer remontait jusqu'à nous par la rue où la scène avait été installée. Nous avons retrouvé quelques amis de lycée, qui, comme nous, résidaient à Paris. Le concert était plaisant et il aurait dû soulever en moi cette nostalgie qui fait tant de bien.

Mais je n'arrivais pas à en profiter. La musique, le spectacle, l'alcool restaient comme des gazes sur mon ennui.

Je m'éteignais dans une langueur poisseuse quand je l'ai aperçu. Ma poitrine s'est rétractée et mon cœur s'est affolé. Il n'avait pas tellement changé même si son visage s'était patiné de rides profondes, verticales et nettes, comme tracées au cutter. Il avait toujours son sourire magique, avec sa petite dent de travers et, au creux de son bras droit, juste en dessous de sa manche de chemise retournée, son tatouage en forme de chien de l'enfer. Il se déplaçait au milieu de la foule, traînant, accrochées à chaque bras, deux blondes aux coiffures de lionnes, aux lèvres brillantes et aux poitrines flétries, sur lesquelles dégouлинаient des breloques dorées. Ce tableau, qui dans d'autres circonstances m'aurait paru parfaitement scandaleux, m'a aussitôt fascinée par son mépris assumé des convenances.

C'est au moment où il a lâché ses compagnes qu'il m'a remarquée. Engourdie par l'émotion, je n'avais pas bougé de ma chaise. Il s'est avancé vers moi et je

me suis enfin levée. Nous nous sommes maladroitement embrassés sur la joue. Je lui ai proposé un verre et nous avons échangé quelques banalités. Puis il m'a demandé sans que je puisse y déceler la moindre intonation creuse : « Tu es heureuse ? » J'ai répondu « oui » tandis que son épaisseur corporelle et mentale, son vécu que je devinais chaotique mais plein envahissait peu à peu mon propre vide, heurtait de plein fouet l'ébauche que j'étais demeurée.

Tandis que nous parlions, nos yeux ne se quittaient pas. Je voulais le caresser, le respirer, l'étreindre. Il est parti quelques minutes plus tard, me laissant avec la déflagration intérieure qu'il venait de provoquer. J'aurais tant aimé qu'il reste, lui parler davantage. Je suis rentrée chez moi. Nicolas, qui n'avait rien remarqué, est allé se coucher. Je n'arrêtais pas de penser à Christophe. J'ai appelé Marie pour lui dire à quel point j'étais troublée. « C'est normal, Jeanne, c'était ton premier grand amour, mais ça te permet aussi de voir le chemin que tu as parcouru », a-t-elle affirmé. Mais quel chemin ? Depuis près

de dix-sept ans, je vivais avec un homme que j'aimais mais avec qui l'existence ressemblait à un continuum que rien ne semblait devoir perturber. Depuis deux décennies, nous reproduisions l'emploi du temps de nos années étudiantes, alternance de semaines sérieuses et de week-ends de débauche pour relâcher la pression. Abus en tous genres, sociabilité outrée avec des amis que nous remplacions par d'autres, de plus en plus jeunes, à mesure que les précédents entraient dans le rang. Mais cela, Marie l'ignorait.

Les jours suivants, alors que la Saint-Louis se poursuivait, nous sommes sortis tous les soirs. Chaque fois, j'espérais recroiser Christophe. En vain. À la fin du mois d'août, nous avons regagné Paris.

IV

Comme prévu, de retour chez moi, rien n'a changé. J'avais perdu goût à toute chose. Et ce sentiment était constamment avivé par le souvenir de ma rencontre avec Christophe, par l'intensité des sentiments qu'elle avait provoqués et l'empêchement dans lequel j'avais été d'agir à ma guise et de réaliser mes désirs.

J'ai repris mon travail sans entrain. J'étais cadre dans une grande école de journalisme. Un boulot intellectuellement pauvre, aux horaires rigides et au climat pathogène que j'avais accepté quelques mois plus tôt parce que je ne trouvais pas de travail dans la presse. Le mépris avec lequel je considérais mon poste s'était accru avec l'amertume de mon retour à Paris. Alors j'ai renoué avec les vieilles habitudes tout en les

exécrant. Trois jours seulement après avoir quitté Sète, j'étais debout sur les tables d'un bar de nuit avec Nicolas et nos amis de quinze ans de moins que nous, chargée d'alcool et de cocaïne comme il convient à une personne travaillant dans le domaine des médias et affichant un vernis décadent de bon ton. Je me sentais toujours aussi seule au milieu des autres. Mais désormais mes pensées étaient toutes remplies de l'image éclatante de Christophe.

Je n'ai presque jamais été heureuse et il ne m'est pas évident de vivre. Depuis toujours, le quotidien me paraît au mieux incolore et terne, au pire pesant et lugubre. Je suis de ceux qui ne se satisfont de rien. Peut-être est-ce en raison de mon goût des sensations fortes. Petite déjà, je me livrais à des orgies de chocolat qui laissaient mon cerveau chancelant et je m'enivrais des vapeurs d'essence quand mes parents faisaient le plein à la station-service. Pour quelques heures, tout devenait alors bleu pétrole. Et chaque soir dans mon lit, un poste de radio contre l'oreille, je me nourrissais de musiques vibrantes qui me faisaient

basculer dans le monde du rêve et donnaient corps à mes jeunes fantasmes.

Si j'aime autant augmenter le réel, c'est, paraît-il, parce que je n'ai pas appris le plaisir, pas appris à jouir, pas appris l'insouciance, pas appris à profiter de l'instant, pas appris ces plaisirs simples et minuscules de la fleur que l'on respire ou du soleil sur la peau. Je n'ai d'ailleurs que peu connu la sensation d'harmonie avec moi-même, sauf pendant mon enfance, mais c'est le propre de l'enfance que d'être pleinement heureux, y compris dans le malheur. Et puis il y a ces brèves périodes au cours desquelles le hasard, les conjonctions heureuses font que, sans avoir rien initié, les éléments s'agencent de manière à nous agréer. En dehors de ces parenthèses, je ressentais la vie comme une douleur, une déception et un inconfort perpétuels nourris par ma propension à l'inquiétude et à la noirceur. Et cette perception diminuée de l'existence ne m'avait laissé à ce jour presque aucun moment de répit.

V

J'ai rencontré Christophe pour la première fois au printemps 1988, lors d'une fête de lycée à laquelle j'avais accompagné Marie, que je fréquentais déjà à l'époque. Marie comptait alors beaucoup pour moi. C'est avec elle que j'ai pris mes premiers apéritifs en terrasse, que j'ai dansé en boîte de nuit, que je suis allée à des concerts de rock, que j'ai découvert les Doors, Bob Dylan, le Velvet Underground, les Sex Pistols, les Stranglers... De son côté, Marie, qui était pourtant une reine adolescente, appréciait les gens bizarres, un peu fêlés, et j'avais fini par lui plaire. En quelques mois cette amitié au départ arrangée par nos parents pour remédier à ma solitude était devenue réelle.

La fête avait lieu dans un bar de plage désaffecté. L'air était encore frais et la mer face à nous ridée par un léger mistral, mais l'atmosphère était réchauffée par les corps juvéniles qui s'agitaient au son de Depeche Mode, Police et U2, et par les bouteilles d'alcool qui circulaient de main en main. Un peu à l'écart, sirotant un whisky-coca qui me donnait mal à la tête, j'observais le manège de séduction de mes semblables sans y prendre part. J'étais sortie prendre l'air quand une bande de jeunes un peu plus âgés qui n'étaient pas du lycée est arrivée. Parmi eux, il y avait Christophe. Vêtu d'un jean, d'un tee-shirt blanc et d'un blouson de toile, ses cheveux blonds coiffés en arrière, il travaillait sa ressemblance avec James Dean, cultivant la même façon de hausser les sourcils et de se forcer à ne pas sourire. Plus tard dans sa chambre, je découvrirais, collée sur le miroir d'une armoire, la célèbre photo de l'acteur dissimulant la moitié de son visage dans le col d'un pull. Nous avons échangé quelques mots. Il m'a dit qu'il était musicien, qu'il faisait partie d'un groupe rock, information

que je me souviens avoir accueillie avec un scepticisme teinté de mépris. Il m'a ensuite proposé d'aller boire plus loin une bouteille de Get 27 volée aux lycéens. J'ai refusé. Il m'a quand même embrassée de manière brutale, goulue, un peu dégoûtante. Puis il est parti sans me dire son prénom. Il était deux heures du matin.